

## I

Qu'est-ce qui peut bien rendre  
la violence aussi sexy ?

VIOLET

On est jeudi matin, il est 6 h 51 et un orgasme de folie s'apprête à me submerger. Ah, toutes les femmes devraient prendre exemple sur les hommes ! Certes, je n'ai pas les mêmes caractéristiques physiques que ces messieurs – pas de gaule du matin, par exemple –, mais cela n'empêche que j'ai besoin de satisfaire mes besoins personnels avant d'aller prendre ma douche. Ma journée se passe toujours mieux quand je prends un pied d'enfer dès le réveil.

Me voilà donc à deux doigts de basculer dans l'extase. Toutes mes terminaisons nerveuses s'enflamment délicieusement. Mes muscles sont tendus, mes doigts vont et viennent à un rythme frénétique, mon vibromasseur – Dieu bénisse son inventeur – martèle le point le plus sensible de mon corps et tout va bientôt devenir d'un blanc merveilleux.

Mais voici que la voix stridente de ma mère interrompt brusquement la magie de cet instant orgasmique, ruinant ma séance matinale de plaisir solitaire. Elle a dû se servir de sa clé pour ouvrir la porte, comme d'habitude.

C'est ça, le truc : je ne vis pas avec ma mère. Je suis partie de chez elle il y a plus de quatre ans – pour m'installer dans ce foutu bungalow au bord de la piscine. Techniquement, je me trouve toujours à l'intérieur de sa propriété, mais cet endroit est en principe mon espace privé, un refuge me permettant d'échapper à cette mère inconvenante et complètement givrée – mais parfois géniale. La porte de ma chambre s'ouvre avec fracas, à l'instant où j'éteins mon vibro et remonte ma couette sur moi. Mon vagin est furieux. Impossible de décrire ce que je ressens. Ce doit être assez proche de ce qu'éprouvent les mecs quand ils ont les bourses pleines.

— Maman ! dis-je en m'enfonçant davantage sous la couette. Combien de fois faudra-t-il que je te demande de frapper avant d'entrer ?

— Tu devrais déjà être debout ! J'ai quelque chose pour toi !

Ma mère agite les mains comme une présentatrice météo sous acide. C'est insupportable, il est beaucoup trop tôt pour moi.

— Je viens de me réveiller. Tu veux m'accorder cinq minutes de répit, avant de te lancer dans tes explications ?

Ses bras retombent le long de ses flancs, puis ses épaules s'affaissent, en même temps que son sourire. Je devrais me sentir coupable, mais elle s'est permis d'entrer chez moi et de débarquer dans ma chambre sans prévenir. Mais je ne ressens qu'une immense frustration.

— Oh, bien sûr.

Son abattement est de courte durée, malheureusement.

— Et si je préparais du café ?

Ma mère adore se rendre utile, et j'ai beau être agacée par son irruption, je ne veux pas la blesser.

— Super idée.

Toute occasion de la faire sortir de ma chambre est bonne à prendre et une tasse de café serait plus que bienvenue.

Ma mère sort et referme la porte, me laissant enfin tranquille. J'envisage pendant trois secondes de terminer ce que j'avais commencé, mais il n'est pas question que je jouisse pendant que ma mère s'affaire dans ma cuisine. Je jette donc mon vibromasseur dans le tiroir de ma table de nuit et vais me laver les mains dans la salle de bains.

À vingt-deux ans, je devrais être capable de maintenir une certaine distance entre ma mère et moi. Cependant, elle a beaucoup de mal à comprendre la notion d'espace personnel. Lorsque je suis entrée à l'université, l'idée d'emménager dans un appartement proche du campus ne m'a pas tentée. Sidney – mon beau-père – et ma mère venaient de se marier. Ils étaient pires que deux adolescents qui viennent de perdre leur virginité. J'eus la malchance de les découvrir dans des positions compromettantes plus d'une fois. La troisième fut la goutte d'eau.

Rongé par la culpabilité et certain de m'avoir traumatisée, Sidney offrit alors de rénover le bungalow. J'acceptai uniquement parce que je n'aurais pas de loyer à payer.

Lorsque j'ai décroché mon boulot il y a quelques mois, je me suis mise en quête d'un appartement, lasse des nombreuses visites impromptues de ma mère. Toujours prête à aider sa fille chérie, celle-ci a décidé de m'accompagner tout en me racontant des tas d'histoires horribles à la *JF partagerait appartement*. Étant donné que mon budget limité m'obligeait à chercher une colocation, j'ai finalement choisi de rester un moment encore

dans le bungalow. Aujourd'hui, n'ayant plus de frais de scolarité à payer, il est sans doute temps que je reprenne mes recherches.

Après avoir débarrassé mes mains de leur parfum de vagin, je les essuie sur mon T-shirt et entre dans la cuisine. Assise à la table, ma mère feuillette l'un des magazines à scandale qu'elle adore lire, tout en sirotant un café.

— Je trouve que les photographes donnent toujours une très mauvaise image de Buck. Pas toi ?

Elle tourne le magazine dans ma direction, afin que je puisse voir les horribles clichés de mon demi-frère.

Je m'empare d'une tasse, la remplis de potion magique et me laisse tomber sur une chaise en face de ma mère.

— Je crois que Buck n'a pas besoin de l'aide des médias pour avoir l'air minable.

Mon demi-frère est une vraie pute et je suis tentée de mettre tous les hockeyeurs professionnels dans le même sac. D'accord, j'ai peut-être tort de généraliser. Mais d'après mon expérience, c'est en grande partie vrai. En tout cas, ce qualificatif convient parfaitement à l'unique hockeyeur avec lequel je suis sortie l'an dernier. Aujourd'hui, j'assimile ce mec à une sorte de Voldemort : celui-dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom.

La troisième page de la rubrique divertissement confirme mon hypothèse. Les preuves s'étalent sur deux pages de photos granuleuses : on y voit Buck, la main sous la jupe d'une femme. Dans des toilettes publiques. On dirait qu'il lui dévore la bouche tout en essayant de la déshabiller à l'intérieur d'une cabine – dont la porte est ouverte. C'est répugnant. La photo en elle-même n'est pas surprenante. On trouve des centaines d'images similaires sur Internet. Buck a enfilé la moitié de la population féminine des États-Unis et sans doute un paquet de

Canadiennes. Mais c'est l'identité de la femme qu'il est en train de tripoter qui pose problème. Il n'est pas en train de se faire n'importe quelle pute à hockeyeurs. Oh non. C'est la nièce de son ancien entraîneur. Elle s'appelle Fran et c'est une fille adorable, mais maintenant, grâce à Buck, elle a juste l'air d'une pauvre traînée.

Pour sa défense, Buck a affirmé ne pas savoir qui elle était. Ce n'est pas un mec très futé et il était ivre ; il s'agit donc probablement d'une erreur de sa part – mais cela n'excuse en aucun cas son attitude abjecte. Ce petit incident a eu pour conséquence son récent transfert chez les Hawks. Je vais le voir beaucoup plus souvent maintenant qu'il est de retour à Chicago.

— Eh bien, je trouve qu'ils ont vraiment exagéré cette fois. En tout cas, Sidney est très content que Buck revienne en ville. Bref...

Ma mère pousse un morceau de papier vers moi. Je m'aperçois en l'examinant qu'il s'agit d'un billet d'avion.

Je le saisis et fronce les sourcils.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Pourquoi y a-t-il mon nom dessus ? Qu'est-ce qui se passe à Atlanta ?

— Surprise ! s'exclame-t-elle en écartant les bras d'un air théâtral. Buck joue son premier match à l'extérieur avec les Hawks.

— Maman, je ne peux pas...

— Nous allons le soutenir en famille. Ces dernières semaines ont été pénibles pour lui.

— Ce n'est quand même pas ma faute si Buck est incapable de garder sa bite dans son caleçon et s'il a essayé de tringler la nièce de son entraîneur.

— Violet !

Le front plissé, ma mère fait la moue comme si elle venait de lécher un citron.

— Ne sois pas aussi insensible ! Oublie un peu ces histoires de...

Elle se tait et pointe un doigt vers son entrejambe.

— Certainement pas. De toute façon, Buck se fiche bien que j'assiste ou non à ses matchs.

— Il était vraiment déçu que tu ne puisses pas venir aux derniers. Peut-être que si tu avais été présente à celui-ci...

Elle pointe le magazine du doigt.

— Il ne se serait pas mis dans un tel pétrin.

— Est-ce que tu es en train de me culpabiliser pour que je vienne ?

Je la fusille du regard par-dessus le bord de ma tasse.

— Pas du tout. C'était juste une spéculation.

Je m'étrangle.

— Une *spéculation*, Maman.

— C'est ce que j'ai dit.

Inutile d'insister. Une fois que ma mère a une idée en tête, essayer de la faire changer d'avis revient à se cogner la tête contre un mur en titane – c'est douloureux et inutile. Il faut que je déménage une bonne fois pour toutes.

Je tente une dernière fois de mettre fin à ce projet de match en famille.

— J'ai du travail ce week-end.

— Mais non.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Elle ignore ma question.

— Une voiture passe nous prendre à six heures.

— Je ne sors pas du bureau avant cinq heures. Comment veux-tu qu'on arrive à l'heure au match ?

— Nous partons à six heures *demain matin*.

Ma mère tapote la date sur le billet, que j'avais omis de lire.

Tant pis pour ma solution de secours. On dirait bien que je m'apprête à assister à un nouveau match de hockey. Youpi.

— On va s'amuser comme des petits fous ! Et si on en profitait pour faire les magasins ? Oups, je file ! Il ne faudrait pas que je sois en retard à mon cours de Pilates !

Ma mère se lève d'un bond et quitte la cuisine pour aller accomplir sa prochaine mission.

Après son départ, je vérifie l'heure. Il me reste trente minutes pour me préparer. Après avoir attrapé le magazine sur la table, je me précipite vers ma table de nuit, saisis mon vibromasseur, me précipite dans la salle de bains – pour le laver –, puis je feuillette le magazine jusqu'à ce que je tombe sur la pub pour le lait. L'objet de mon désir est un mec torride qui boit un verre de lait en se renversant la moitié du liquide sur le torse. Je ne sais pas pourquoi cette image est aussi sexy. On ne peut pas dire que le lait soit une boisson particulièrement excitante, mais peu importe. Je pose le pied sur la tablette du lavabo et me mets au travail tout en admirant l'apollon de la pub. L'orgasme que j'ai raté tout à l'heure me met littéralement par terre et le magazine atterrit sur mon visage. Aucune importance. Je jouis et ça fait du bien.

Ma partie de solitaire ayant duré plus longtemps que prévu, je dois rouler plus vite que d'habitude pour me rendre au boulot. Juste après avoir obtenu un diplôme de comptabilité à l'université de l'Illinois, j'ai décroché un poste grâce au stage que Sidney m'avait dégoté. Avoir un beau-père découvreur de talents pour la NHL<sup>1</sup> a ses avantages. Je suis aide-comptable dans un cabinet de relations publiques, dont la spécialité est – suspense ! – de gérer les finances des personnalités du sport. Le cabinet se charge entre autres de faire fructifier la fortune de

---

1. National Hockey League.

certain hockeyeurs professionnels. En bref, je bouffe du hockey à toutes les sauces.

Charlene, ma collègue et meilleure amie, est assise sur le bord de mon bureau et sirote un café, pendant que j'organise fébrilement mes dossiers.

— Je ne peux pas sortir ce soir. Je dois encore m'occuper du compte Kuntz, lui dis-je.

— Tu me lâches un vendredi soir pour travailler ?

— Ma mère m'oblige à aller voir le match de Buck demain à Atlanta. Apparemment, il faut qu'on donne l'image d'une famille soudée pour faire oublier qu'il est incapable de garder la bite dans son pantalon.

Charlene prend un air compatissant.

— Il a vraiment déconné cette fois, pas vrai ?

— Ne m'en parle pas ! C'est vraiment un abruti. Enfin bref, nous prenons l'avion tôt demain matin, alors je dois préparer ma journée de lundi avant de partir pour le week-end.

— Tu ne pourrais pas travailler là-bas, plutôt ?

— Ma mère veut qu'on aille faire les magasins, alors je ne suis pas sûre d'avoir beaucoup de temps libre. En plus, il me reste une centaine de pages à lire pour la réunion du club de lecture, mardi.

Charlene lève les yeux au ciel.

— Satanée Lydia. Je propose qu'on la vire du club.

— On ne peut pas exclure un membre juste comme ça.

— Pourquoi ? J'étais très contente de lire des romans porno. J'ai décidé de m'acheter un guide de lecture pour ce livre-là.

Ce n'est pas une mauvaise idée. Je n'ai pas vraiment l'esprit de compétition, mais il me serait très désagréable d'arriver à la réunion de notre club en n'ayant que vaguement compris le roman pourri qu'a choisi Lydia. Tant

pis, je préfère me le farcir, si c'est le seul moyen de trouver un argument intelligent prouvant sa nullité.

— J'emporterai sans doute mon livre au match, au cas où j'aurais le temps de lire quelques pages.

— Oh, arrête, Vi. Les Hawks font une super saison. Je parie que cette soirée va être géniale.

— Mais oui, bien sûr.

Je suis certaine que Charlene n'a pas tort. Toutefois, les matchs et les joueurs ne m'intéressent pas autant qu'elle.

Charlene a toujours été fan des Hawks. Elle regarde tous les matchs et joue même à des jeux où l'on crée sa propre équipe. Comme Fantasy Football, mais avec des hockeyeurs à la place des footballeurs.

— Enfin bref, reprend Charlene en agitant la main. On se fiche du match. Ce qui compte, c'est qu'ensuite, tu vas pouvoir frayer avec les joueurs, tu piges ? Autrement dit, tu vas rencontrer Darren Westinghouse.

— Qui ça ?

Charlene retousse les lèvres et me lance un regard snob.

— Il est ailier droit dans l'équipe des Hawks.

Elle se met ensuite à énumérer ses performances ; mais tout ça, c'est du chinois pour moi. Mon esprit vagabonde pendant que Charlene palabre, mais je reviens sur terre au moment où elle me demande :

— Tu pourras prendre une photo de lui, si tu en as l'occasion ?

— Premièrement, Char, les joueurs de hockey ne « frayent » pas avec les filles, ils se les tapent. Deuxièmement, je n'ai aucune envie de mettre les pieds à leur fête d'après-match. Je dois rattraper le boulot en retard, réponds-je en tapotant la pile de dossiers sur mon bureau.

— Non mais tu déconnes !

Charlene regarde autour d'elle pour s'assurer que personne ne nous écoute. Jimmy, dont le box se trouve en face du mien, lève un sourcil et pointe du doigt le téléphone collé à son oreille. Charlene baisse aussitôt la voix.

— Allez, Violet, il faut que tu y ailles. Fais-le pour moi, s'il te plaît ! Juste le temps de prendre une photo. Ensuite, tu pourras aller t'ennuyer dans ta chambre d'hôtel, si c'est vraiment ce que tu souhaites.

— Si c'était possible, je t'enverrais là-bas à ma place.

J'ai beau ne pas comprendre grand-chose aux règles, regarder un match de hockey ne me pose pas de problème. Certains des garçons sont sexy, mais mon intérêt s'arrête là. Buck illustre parfaitement tout ce qui me révulse dans ce sport, tout comme le – seul – hockeyeur que je me suis tapé. Ce n'était même pas un joueur de NHL, juste un crétin des ligues mineures avec qui je suis sortie l'an dernier, histoire de prendre mon pied. Malheureusement, le pied n'était pas au rendez-vous. Non seulement ce mec était un coup atroce – ces garçons ont beau être bien bâtis, ça ne signifie pas nécessairement qu'ils ont l'attirail assorti –, mais en plus, il m'a infligé une humiliation que je ne suis pas près d'oublier.

— Allez, Vi. Tu n'as qu'à y aller pour mater.

— Ben voyons, c'est tellement excitant de reluquer une bande de vicelards !

— Darren n'est pas un vicelard.

Je préfère calmer le jeu, inutile que la discussion s'envenime.

— On verra pour la photo. Je ne te promets rien.

La plupart des fêtes d'après-match consistent en une sorte de buffet gratuit pour les joueurs, où des hordes de filles en petite tenue cherchent à leur servir de dessert.

Charlene pousse un cri perçant et se met à m'applaudir.

— Tu es la meilleure !

Je lève aussitôt les mains.

— J'essaierai, mais je ne te promets rien.

Charlene me convainc ensuite d'aller déjeuner avec elle, et nous nous empiffrons au buffet du resto thaï du quartier. Heureusement, la quantité de nourriture que j'avale ne réduit pas mon rendement au travail.

À vingt et une heures, je n'arrive plus à me concentrer sur l'écran de mon ordinateur. À entendre les grondements de mon estomac, on pourrait croire qu'un ours erre dans le bureau.

Histoire de m'empoisonner davantage, je décide de m'arrêter au fast-food pour y acheter mon dîner. Au volant de ma voiture, j'ai le temps d'engloutir trois minuscules hamburgers et une grande frite avant d'arriver chez moi. À contrecœur, je zappe le milk-shake, car il serait dommage d'être malade comme un chien dans l'avion, demain matin.

Ma mère a laissé un Post-it sur ma porte, afin de me rappeler que nous partons à l'aéroport à une heure inhumaine demain matin – ce sont mes mots, pas les siens. Le plus logique serait de faire mes bagages et d'aller me coucher pour être en forme. Cependant, j'enfile un T-shirt, mon boxer préféré décoré de héros de Marvel – il me va tellement bien –, m'installe devant la télé et zappe un moment. J'ai dû m'endormir, car lorsque je rouvre les yeux, ma mère se tient au-dessus de moi.

— Violet ! Tu dors encore ? Nous aurions dû partir il y a dix minutes ! Nous allons rater l'avion.

Sa voix stridente est la pire sonnerie de réveil qu'on puisse imaginer.

J'essaie de me cacher sous un coussin, mais elle me l'arrache des mains.

— Debout, debout, debout !

Elle m'attrape par le bras et tire jusqu'à ce que je pose les pieds par terre.

Comme mes bagages ne sont pas prêts, je jette en hâte quelques vêtements dans une valise, tout en enfilant un jean. J'attrape le premier soutien-gorge qui me tombe sous la main ; il est hyper voyant avec son motif léopard fuchsia et ses volants de dentelle noire. Je n'ai pas le temps de chercher autre chose – ma mère pianote de ses ongles acérés sur ma porte, incapable de me laisser tranquille, comme toujours. Par chance, j'ai la présence d'esprit de saisir mon exemplaire de *Tom Jones* au passage, bien décidée à le terminer avant la réunion de mardi.

Craignant que nous rations l'avion, ma mère me traîne jusqu'à la voiture, tandis que je ferme ma valise. Elle s'affole vraiment pour rien. Il nous suffit de traverser l'aéroport au pas de course pour atteindre notre porte juste à temps pour l'embarquement.

Sidney, un type qui déchire en toutes circonstances, nous a réservé des billets en première classe. Les sièges sont spacieux et confortables. J'en profite pour piquer un somme en attendant que l'hôtesse passe nous offrir des boissons. Je lui demande un cocktail Mimosa – qui a surtout goût de jus d'orange – et feuillette l'exemplaire de *Hockey News* qu'a apporté Sidney. C'est toujours pareil. Des statistiques, et encore des statistiques, agrémentées de quelques photos de hockeyeurs sexy et débraillés.

J'abandonne le magazine et sors mon exemplaire de *Tom Jones*. Avec un peu de chance, l'histoire sera suffisamment ennuyeuse pour que je me rendorme. C'est agaçant de devoir le finir pour mardi. J'aime lire, pourtant. Merde, j'ai même suivi quelques cours de littéra-

ture anglaise à l'université pour le plaisir. En fait, j'aurais plus apprécié ce livre s'il n'avait suivi une série de romans érotiques super drôles.

J'abandonne après avoir relu le même paragraphe vingt fois et joue à des jeux idiots sur mon portable jusqu'à la fin du vol.

Une voiture nous attend à l'aéroport – parce que c'est comme ça que les choses se passent avec Sidney – et nous conduit à l'hôtel. Comme c'est le même que celui de l'équipe, je pourrai m'échapper sans mal de la fête qui aura lieu si les Hawks gagnent.

Nous sommes cependant confrontés à un léger problème à la réception. On nous a réservé une suite. Ça ne faisait pas partie du contrat : je m'attendais à avoir ma propre chambre. Je me contiens et prétends qu'il n'y a aucun souci, car je ne veux pas paraître ingrate – rappelons tout de même que je n'ai jamais demandé à participer à ce voyage improvisé.

Point positif, la suite est immense. Il y a un salon spacieux et j'ai ma propre chambre avec salle de bains et jacuzzi. Je m'y enferme immédiatement et me prélasse pendant deux heures dans un bon bain, tout en essayant encore de poursuivre ma lecture de *Tom Jones*. Je finis par mouiller la couverture par accident et suis obligée de mettre le livre à sécher sur la bouche d'aération.

Au moment de m'habiller, je me rends compte que la tâche ne va pas être simple. J'ai vraiment emporté n'importe quoi dans mes bagages. Par bonheur, je trouve un jean noir tout à fait convenable. Malheureusement, mon seul soutien-gorge est le modèle fuchsia que je portais sous mon sweat-shirt à capuche noir dans l'avion. Comme je suis toute propre, il est hors de question de le renfiler. J'ai donc le choix entre un T-shirt rose pâle et un bleu avec des taches sur les seins. Tant pis, il va

falloir que je me contente du rose. Je l'enfile et jette un œil à mon reflet dans le miroir. La vache, le tissu est si fin qu'on voit parfaitement le motif léopard de mon soutif. J'enfile un pull léger par-dessus et décide que ma tenue est parfaite.

Comme mes lunettes ont tendance à s'embuer à la patinoire, je mets mes lentilles. En plus, j'ai l'air nettement moins coincée sans elles. Et puisque je dois rencontrer tout un groupe de mecs ce soir, autant sortir toutes mes armes anti-ringardise.

Lorsque j'ai enfin réussi à faire tenir mes lentilles sur mes yeux – je dois m'y reprendre à trois fois –, il est trop tard pour que ma mère parte à l'assaut de mon visage avec sa palette d'ombres à paupières. C'est une grande fan du bleu. Chaque fois que je la laisse faire, je finis par ressembler à une comédienne de sitcom des années 1970.

Armée de mon manteau de laine et de mon sac besace, qui contient une écharpe, des mitaines, un bonnet, mon exemplaire à moitié humide de *Tom Jones* et mon portable, je suis fin prête. Avant de partir, je vérifie tout de même si mon paquet de cigarettes se trouve bien au milieu du bazar. En réalité, je ne fume pas. Mes cigarettes me permettent d'échapper à certaines situations sociales embarrassantes, un stratagème auquel j'ai souvent recours. J'ai appris à souffler lentement la fumée pour que personne ne remarque que je ne l'avale pas.

Les gradins sont pleins. Par chance, nous sommes super bien placés. Sidney connaît tout le monde, alors nous n'avons aucun mal à nous installer au premier rang. Quel bonheur d'avoir autant de place pour les jambes ! Et la vue sur la patinoire est parfaite. Sidney commande une tournée de bières, au moment où les Hawks arrivent sur la glace. Bien qu'il s'agisse pour eux d'un match à l'extérieur, la moitié de la foule est de leur côté.

Je suis fascinée par l'aisance avec laquelle ces mecs glissent sur la surface dangereusement lisse. Certaines personnes ont la phobie des serpents et des araignées, mais en ce qui me concerne, c'est le patinage qui me file une peur bleue. Quelle idée de porter des lames sous les pieds ! J'ai déjà eu du mal à maîtriser la posture du chien tête en bas au yoga, je ne vais pas en plus me trancher une artère, histoire de diversifier ma palette d'exploits sportifs.

Sidney se lève et brandit joyeusement le poing, lorsque Buck s'avance sur la glace. Buck est un vrai colosse ; il me fait penser au yéti. À un énorme yéti queutard, pervers et velu. D'après les commentateurs sportifs, c'est un excellent hockeyeur, et vu son salaire annuel, je veux bien les croire. Il ne gagnerait pas autant d'argent si c'était juste un branleur.

Derrière moi, un groupe de filles – dont les jupes pourraient servir de bandeaux à cheveux – gloussent comme des dindes, lorsqu'un mec nommé Alex Waters passe tout près de nous. Son nom m'est vaguement familier. Je les entends parler de *coup du chapeau*. Ce doit être un super joueur, s'il est capable de mettre trois buts en un seul match.

Leur discussion prend une tournure intéressante, lorsqu'une fille évoque la taille du membre de chacun des joueurs. Je suppose que ses copines et elle tirent ces statistiques d'expériences personnelles.

Au premier coup de crosse, leur bavardage cesse. Les Hawks marquent un but dès la troisième minute. Je n'ai jamais vu personne se déplacer aussi vite que leur centre. On dirait un éclair rouge qui traverse la glace. Les Hawks mènent sans difficulté jusqu'à la fin du premier tiers-temps. Quelques secondes avant la sonnerie, je grimpe les escaliers comme une flèche et me

précipite vers les toilettes les plus proches, dans l'espoir d'éviter la cohue. À cause de la bière géante que je viens de siffler, ma vessie est sur le point d'exploser.

Malheureusement, une foule de femmes ayant la même envie pressante font déjà la queue. Je serre donc les dents et fais quelques exercices de Kegel en attendant qu'une cabine s'ouvre. Toute l'aventure dure beaucoup plus longtemps que prévu, et le deuxième tiers-temps a déjà commencé lorsque je redescends enfin vers ma place.

Au moment où je m'approche de mon siège, je remarque qu'il y a du grabuge sur la glace. Et la bagarre a lieu juste *sous mon nez*. Au moment où un joueur écrase le corps d'un autre contre le plexiglas, je ne peux m'empêcher de jubiler tout en poussant un cri horrifié. Le hockeyeur percute la paroi la tête la première, heureusement protégé par un casque muni d'une grille.

Deux yeux noisette brillants – ils ont la couleur de la mousse, teintée d'une dose de bourbon – rencontrent les miens. Cela ne dure qu'une seconde ; le joueur est déjà reparti. Le type d'Atlanta et lui se démènent pour enlever leurs gants sans lâcher le maillot de l'autre. Leurs casques atterrissent sur la glace.

L'excitation de la foule est contagieuse. Tout le monde hurle et je suis tentée de faire pareil, mais c'est une scène très violente et il ne serait pas convenable de s'en réjouir ouvertement. Je garde donc la bouche fermée. Je crois que je viens de comprendre la notion d'effet de masse.

Le mec aux beaux yeux prend le dessus. Le nom de Waters est inscrit en grosses lettres noires en haut de son dos. Il porte le numéro onze. Voilà donc le fameux Waters... Un poing agité me cache la moitié de son visage, mais j'admire sa ténacité. Il réplique coup pour coup.

Les arbitres interviennent et mettent fin à la bagarre. Le public rugit lorsque les deux hommes annoncent les pénalités. Waters a l'air furieux. En fait, il semble prêt à tout casser. Il traverse la patinoire, filant droit vers le box des pénalités. Arrivé là-bas, il jette son casque contre le mur, le ramasse et recommence. Lorsqu'un arbitre le met en garde, il se laisse tomber sur le banc d'un air rageur.

Waters est tout sauf calme pendant que l'arbitre l'engueule. Son visage est rouge et ses lèvres pincées. Son visage m'est vaguement familier. Même furieux et en sueur, je le trouve plutôt séduisant. Je comprends même tout à fait pourquoi les femmes derrière moi sont habillées comme si elles faisaient le trottoir.

Sidney a eu l'amabilité de nous commander une nouvelle tournée de bières. Je sirote donc la mienne tout en observant Waters. Exclu pendant cinq minutes du match, il regarde les secondes s'égrener sur la pendule. Il examine ensuite le public et regarde dans ma direction – du moins en ai-je l'impression. Comme mes lentilles m'assèchent les yeux, je ne peux pas en être sûre. Pensant qu'il les regarde, les filles derrière moi se mettent à gazouiller comme des gamines de douze ans. Lorsque je lève les yeux au ciel, Waters hausse un sourcil. Oh non, il a dû croire que je le snobais ! L'avantage, c'est que j'ai réussi à replacer mes lentilles correctement. Ou presque.

J'entreprends de chercher ostensiblement mes gouttes pour les yeux à l'intérieur de mon sac. Au moment où je relève la tête, Waters est de nouveau concentré sur le match.

Comme le calme semble être revenu pour le moment, je sors mon livre. Deux paragraphes plus tard, la sonnerie retentit, me distrayant de l'histoire que je lisais à

contrecœur. Waters franchit d'un bond la balustrade, le casque sur la tête et les mains gantées. Ce mouvement est assez impressionnant. Je serais bien incapable de l'imiter en jogging et T-shirt, alors avec son armure, n'en parlons pas.

La masse de maillots noirs s'immobilise lorsque la crosse de Waters s'écrase contre la glace. Celui-ci pivote de façon à la fois gracieuse et agressive, puis se précipite vers le gardien de but d'Atlanta en faisant danser le palet sur la glace. Il lève ensuite sa crosse et frappe : le palet traverse la patinoire comme un météore en caoutchouc. Il passe juste entre les jambes du gardien et rebondit contre le filet.

Il n'aura fallu que quinze secondes à Waters pour marquer ce but. Derrière moi, les filles à hockeyeurs poussent des cris hystériques. Le reste de la foule se lève et hurle avec elles. Je ne fais pas exception. Il me paraît plus censé de m'enthousiasmer pour ce but que pour la castagne. Le match est rythmé et les corps des joueurs défilent devant moi. Je suis comme un chat suivant des yeux un rayon laser. Soudain, un bras s'écrase contre le plexiglas devant moi. Je sursaute et renverse de la bière sur mon manteau.

Au début, la perspective d'une nouvelle bagarre m'enthousiasme de façon tout à fait déplacée. Mais finalement, je croise de nouveau le regard stupéfiant de Waters. Je jurerais qu'un petit sourire se dessine sur ses lèvres, alors que j'essuie la bière sur ma poitrine.

Je fronce les sourcils et serre l'un de mes seins dans ma main sans vraiment savoir pourquoi. Je ne crois pas qu'il s'en aperçoive, heureusement. Comme une flèche, il repart à la poursuite du palet.

L'équipe de Buck finit par écraser Atlanta en marquant six buts contre un. J'applaudis et acclame les joueurs

avec un enthousiasme sincère. Rien d'étonnant, vu la quantité de bière que j'ai consommée. Une fois que les joueurs ont quitté la glace, nous quittons les gradins à la queue leu leu. Comme je ne suis jamais très à l'aise au milieu de la foule, je préférerais attendre que la plupart des gens soient partis, mais Sidney a hâte de rejoindre Buck.

— Viens, Vi.

Il passe un bras autour de mes épaules pour me protéger de la foule.

Ma mère passe un bras dans le mien et je me retrouve prise en sandwich entre eux.

— Alors, c'était comment ? me demande-t-elle.

— Pas mal, réponds-je, tandis que Sidney nous fraye un chemin à travers la foule.

— C'est tout ? Pourtant, tu criais plus fort que tout le monde, fait Sidney en me serrant l'épaule.

— Je crois qu'elle a aimé la bagarre ! hurle ma mère par-dessus le bruit.

— Non, il n'y avait pas que ça, réponds-je.

Sidney lâche un petit rire.

— On a enfin réussi à te transformer en fan de hockey.

Découvreur de talents et entraîneur de l'une des meilleures équipes des ligues mineures, mon beau-père est hautement respecté par la communauté du hockey. Il a ainsi droit à quelques privilèges non négligeables et à des avantages en nature très cool, tels que des sièges au premier rang lors de chaque match.

Le couloir qui mène au vestiaire sent la transpiration et le renfermé. J'imagine que l'odeur à l'intérieur est encore plus atroce, avec tous ces mecs en sueur qui se baladent à poil et fouettent les fesses des autres avec leurs serviettes mouillées.

Buck sort tranquillement du vestiaire, une serviette posée sur ses épaules nues. Dieu merci, il porte encore

son short de hockey. La quantité de poils qui recouvre son torse lui donne l'air d'un yéti qui aurait oublié de se peigner.

Je reste un peu à l'écart de la foule pour éviter d'apparaître sur les photos. Les paparazzis photographient Buck dans sa chemise de poils, tandis que Sidney pose d'un air fier et viril à sa droite. Les journalistes lancent quelques questions poignantes à mon demi-frère, qui ne répond que par des phrases toutes faites, comme le lui a probablement enseigné son agent. Ce type gagne bien sa vie grâce à toutes les conneries de Buck.

Lorsque celui-ci retourne dans le vestiaire pour aller se doucher, nous nous dirigeons vers la sortie. La circulation entre la patinoire et l'hôtel est infernale. Sidney nous commande une tournée de bières dès que nous atteignons le bar. J'accepte avec joie le gobelet qu'il me tend, car la légère ivresse que je ressentais à la patinoire s'est estompée pendant l'interminable trajet.

L'arrivée de l'équipe est suivie de près par une nuée de groupies. Je me retrouve soudain entourée de corps trop chauds et à moitié nus, les tympanes transpercés par des voix suraiguës.

Pendant que Buck divertit Sidney en lui racontant les plus petits détails du match – comme s'il n'y avait pas assisté –, je jette un œil autour de moi et cherche le panneau rouge indiquant la sortie. Toujours mal à l'aise en société, je fouille dans mon sac, mets la main sur mes cigarettes, puis me dirige vers ce symbole de liberté temporaire. Buck remarque que j'essaie de m'échapper et m'attrape par le bras.

— Où tu vas comme ça ? crie-t-il.

Je lève mon paquet de cigarettes ; pas la peine de parler, il faudrait que je hurle pour qu'il m'entende.

Buck fronce le nez d'un air dégoûté.

— Il faut vraiment que tu arrêtes de fumer. C'est mauvais pour la santé.

Agacée par l'attention qu'il attire sur nous et sur ma fausse mauvaise habitude, je lui balance une insulte.

— Tout comme les maladies vénériennes. Je ne t'ai jamais fait la leçon sur le nombre de tes partenaires, il me semble.

Buck ignore ma remarque et m'entraîne vers la table de son équipe. Elle est couverte d'assiettes pleines de nourriture, que les mecs ingurgitent à une vitesse étonnante. Des femmes à moitié nues volettent autour d'eux comme des mouches.

Maintenant que je suis là, autant essayer de remplir la mission que Charlene m'a confiée. Il faut simplement que je parvienne à découvrir lequel de ces mecs est Darren machin-truc pour pouvoir prendre une photo de lui. Dès que c'est fait, je feins un mal de tête et je me barre.

Je m'assieds à une place libre ; les chaises à côté de moi sont vides. Seule une veste est posée négligemment sur le dossier de celle de droite.

Une inconnue se plante devant Buck, avant que j'aie pu lui demander où était le chéri de Charlene. Le sourire qu'il affiche est amical, mais je le connais depuis assez longtemps pour deviner qu'il râle intérieurement. Je savoure sa frustration croissante, tandis que la fille enchaîne les selfies. Quand elle lui met la main au paquet, j'ai soudain pitié de lui.

— Hé, Musclor, laisse tomber les photos porno et viens t'asseoir !

Buck et la fille tournent brusquement la tête vers moi, tout comme la moitié de l'équipe. J'ai dû parler un peu trop fort. Et à en juger par le sourire de Buck, je dois être rouge comme une tomate. Tant pis si je viens de